



22 février 1972

Mon père, Sarah McBurns...

La jeune femme qui me tend sa main ne doit pas avoir plus de 25 ans. Je ne peux m'empêcher de comparer nos phalanges. Les miennes me font presque honte avec leurs taches brunes qui ne cessent de grignoter les rares espaces encore vierges parcourus de veines sombres aussi épaisses que des spaghettis Ziti. Les siennes sont intactes, presque irréelles. Elle ne doit pas imposer plus d'effort à ses doigts que le port d'un stylo.

Comme je vous l'ai dit, je

dois me rendre à Brooklyn...

Mon père, je peux vous déposer ?

Je n'avais pas prévu son offre. J'espérais me débarrasser d'elle en quittant les lieux. Devant mon hésitation, elle en profite pour reprendre l'initiative en faisant tinter ses clés.

Son sourire désarmant fait le reste et nous nous retrouvons dans sa Volkswagen Beetle mauve aux fauteuils de cuir lardés d'entailles d'où émergent des excroissances de mousse jaunâtre. Je me demande un instant si elle est responsable de ce carnage mais son éternel sourire sur son visage constellé de discrètes taches de rousseur me convainc d'évacuer toutes mauvaises pensées.

Mon père, vous permettez ?

Elle extrait un enregistreur de la taille d'un porte-monnaie et le coince sur le sommet du tableau de bord contre la vitre.

Je ne peux pas noter et conduire... s'excuse-t-elle en enclenchant l'enregistreur.

Sur quel film vous travaillez déjà ?

Elle me tend une feuille fripée que je déchiffre comme étant une demande d'autorisation d'interview à l'évêché de New York pour un film en pré-production.

L'enfant roi ? je lis.

Elle est à deux doigts de rire mais préfère entrouvrir son sourire et me dévoiler une rangée de dents aussi blanches que la nacre.

On ne donne jamais le vrai titre, rétorque-t-elle.

Un enfant découvre la foi grâce à un prêtre voisin de palier ? je poursuis en plissant des yeux pour déchiffrer des lettres pour lesquelles l'encre semble avoir manqué.

On ne donne jamais le vrai pitch, conclut-elle.

Bien, et vous comptez me poser de vraies questions ? je lui demande alors qu'elle s'engage sur le pont de Brooklyn en manquant de percuter une Sedan verte.

Comme je vous l'ai dit au téléphone, le réalisateur s'apprête à tourner un film sur un exorcisme... comment dire... radical. Il m'a demandé de rassembler le maximum de témoignages... Vous êtes en tête de liste, mon père.

Elle double une ambulance sur la gauche et je serre instinctivement l'appui coude. J'ai le sentiment qu'elle s'imagine immortelle avec un représentant de l'Église à ses côtés.

Je ne pratique que très occasionnellement ce rite.

Oui mais vous étiez présent pendant celui de William Doe...

Je m'allume une Craven A malgré l'autocollant insistant grossièrement sur l'interdiction de fumer.

Ça reste aujourd'hui le plus grand exorcisme, non ?

Si par grand vous entendez long, sans doute... je siffle entre deux expulsions de fumée.

C'est l'adaptation de l'Exorciste que vous allez mettre en image ?

Elle hausse ses délicates épaules surmontées d'un sourire faussement gêné.

Tout est dit dans le livre. Je ne peux pas vous en dire plus. Secret professionnel.

13 millions d'exemplaires vendus... Je tente un rapide calcul des droits d'auteur du journaliste mais le montant dépasse rapidement mon entendement. Sans compter qu'un seul point des recettes éventuelles du film pourrait doubler ses gains. J'en ai la nausée.

William Friedklin, le réalisateur, souhaite un consultant sur le tournage. Vous serez payé bien sûr.

Je souris malgré moi devant cette offre typiquement hollywoodienne. Vous êtes le véritable héros dont on pille l'histoire mais on vous lâchera quelques billets verts pour vous dédommager. Estimez-vous content car il y a sans doute des dizaines de prêtres pour qui une avant-première et une photo dédicacée de Jessica Lange auraient suffi. C'est ce que son doux regard faussement aguicheur me fait comprendre.

Dans un silence enfumé nous approchons du quartier juif de Crown Heights. Des familles orthodoxes défilent devant nos yeux à un rythme infernal, leurs schtreimels de fourrure sur le crâne, les papillotes virevoltant frénétiquement. Sur ma droite, du père au dernier gosse, on peut suivre une ligne de tailles décroissantes, telles des poupées gigognes en marche.

Je prétends me caresser le menton tout en cachant mon col blanc qui pourrait rendre nerveux quelques fanatiques hébreux.

On arrive sur Prospect Heights, avec ses maisons bordées d'arbres décharnés par le froid et ses façades obliques. J'encourage la jeune femme à se garer un peu plus haut. Tout le monde se connaît ici et ma présence sera forcément interprétée.

Elle tamponne une Chevrolet derrière nous avant de percuter l'arrière d'une Mustang. Son créneau pour se garer est absolument pathétique. L'enregistreur perd son fragile équilibre et tombe sur ses genoux.

Je m'extirpe de sa conserve sur roues avec soulagement. Quelques pas plus tard, sur un trottoir colonisé par un retraité sortant son teckel, et avec le sentiment d'être épié derrière l'un de ces lourds rideaux qui bordent les longues fenêtres, j'ai enfin le doigt collé contre la sonnette des Conspisk dont je peux déjà deviner l'accent polonais.

Je me retourne, surpris de sa présence. Elle remarque le plissement nerveux de mon œil gauche.

Mon père... Si je ne ramène pas un témoignage, je suis virée...

Je décèle une substance grasse sur mon index et je remarque que les premiers rayons de ce soleil printanier luisent contre les interphones.

Une voix féminine vacillante m'interpelle dans l'interphone. Des lamentations ponctuées de pleurs résonnent derrière le haut-parleur. Je me présente et le cliquetis de la porte accompagne une prière en polonais.

Dans ce couloir sombre seule une porte entrouverte permet de repérer son chemin. Derrière moi, je sens les pas aériens de ma suiveuse dans ses mocassins indiens. Un flanc de visage momifié apparaît dans l'embrasure de la porte tandis qu'une odeur âcre me saisit le nez. La porte claque à mon passage et j'attaque les marches de l'escalier grinçant.

Mon père, vous avez dit que tout avait commencé avec un Ouija... Que l'enfant avait ouvert une porte avec les démons en tentant de communiquer avec sa tante par ce jeu... murmure-t-elle.

Alors que j'atteins le palier du second étage, un rire hystérique et tout droit sorti des bas-fonds de l'enfer nous assaille. Me voilà alors soudain abattu, épuisé, déjà vaincu avant même d'avoir entamé les hostilités. Je cherche mon crucifix sous ma chemise noire sans succès. Mes mains tremblent et transmettent leur affolement à l'ensemble de mes membres. Je le retrouve enfin dans une de mes poches, le serrant comme un forcené entre ma paume et mes phalanges, incapable de comprendre comment il a pu quitter mon cou.

Mon père, vous allez bien ?

J'avais oublié sa présence mais son geste n'est pas de trop. Ses cheveux mi- longs et lisses frôlent ma tempe tandis que son bras m'enlace au niveau des épaules. Ses effluves de framboise et de pêche parviennent à éteindre momentanément ce que je devine être une odeur de tabac froid et de sueur âcre s'échappant de tous mes pores. Encore une avanie dont la vieillesse nous gratifie, celle de ne plus maîtriser ses orifices.

La porte la plus proche s'entrouvre en gémissant. Elle aussi subit le poids des années. Dans l'interstice on distingue l'éclat d'une fragile bougie flageolante éclairant un corridor au fond duquel une fenêtre semble être recouverte maladroitement d'un drap. Je reconnais aussitôt les aménagements amateurs d'individus en proie aux diktats du possédé. L'un d'eux, en Grèce, avait exigé de sceller les volets avec de l'acier fondu.

Je me redresse et tente un sourire maladroit à destination de Sarah. La réalité d'un exorcisme semble s'imposer à elle, déstabilisant son enthousiasme juvénile qui ne perçoit le monde qu'à travers un écran dans une salle obscure. Son sourire se fait aussi fébrile que le mien et ses questions ne s'échappent enfin plus de sa bouche naturellement pulpeuse. L'état d'urgence est déclaré. Les mots n'ont plus de sens et le silence dicte sa loi. Seuls les faits comptent.

Le premier d'entre eux est l'apparition d'une femme bien en chair, la soixantaine encore pimpante sous un foulard de tricot cachant un visage boursoufflé par ses pleurs et le filet d'une morve verte pendant le long de sa joue gauche.

Elle s'incline et bredouille quelques mots avant de nous laisser entrer. Un nouveau cri nous assaille et glace notre sang. La matrone, insouciant, poursuit son chemin cahin-caha devant nous. Je me retourne brusquement vers Sarah.

Allez me cherchez de l'eau chaude et des linges. Tous les linges que vous pouvez trouver, allez !

Mais, je ne sais pas... bredouille-t-elle.

Une fatigue comme je n'en ai pas connue depuis le sacrifice vaudou dans une cave du Bronx il y a trois ans, me submerge. Elle m'oblige à reprendre mon souffle, le bras en appui contre une petite table encombrée de cadres poussiéreux et surmontée d'un napperon en dentelle. La grosse femme revient de sa cuisine avec une bouteille de porto et me tend un petit verre tout en poursuivant ses murmures de lamentation en polonais.

L'alcool est réconfortant. Un des rares plaisirs qu'il me reste. Sarah reste immobile, pétrifiée, se raccrochant à son enregistreur comme à une bouée. Je lui desserre doucement sa prise et je prends l'enregistreur avec moi. Les reflets de ses yeux bleus trahissent une peur mêlée d'une curiosité malsaine.

Vous avez bien fait de l'apporter. Il nous sera utile...

Un violent coup s'abat contre un pan de mur à la manière d'une masse lâchée par un géant. La table en demi-lune perd ses cadres tandis que des morceaux de plâtre tombent du plafond à nos pieds. Une violente douleur agrippe mon cœur et le presse comme un citron. Je titube, la main gauche prostrée contre la poitrine, incapable de sortir le moindre son. L'élan est tel que je m'agenouille et que je m'adresse au patron pour lui signifier qu'une aide, même symbolique, ne serait pas de trop.

Les exclamations de Sarah se perdent dans une autre dimension et un voile noir recouvre mon champ de vision. Au loin, j'entends les cris de la madone et ses pas lourds qui s'évanouissent dans le couloir.

...

Mon père ? m'interroge Sarah en me serrant tendrement la main.

J'émerge dans une chambre éclairée à la bougie et rougie par le dessus de lit vermillon pendu contre la double fenêtre. De nouveaux visages virevoltent devant moi en s'invectivant sous la houlette de la grosse dame de l'entrée. Sarah recule devant la furie des deux sœurs et se fonde dans le décor en restant plaquée contre l'immense armoire en chêne.

Je me redresse avec le gosier en feu et j'avale d'une traite le verre que me tend la rombière. Une des sœurs qui partage le même nez épaté que leur mère me prend la main avant de la baiser. Ce rituel, je ne le connais que trop pour l'avoir pratiqué des dizaines de fois. Qui suis-je sinon l'ultime recours avant la fermeture définitive pour mise en quarantaine ?

Mon père, sauvez-nous... murmure-t-elle avec un regard fiévreux et des effluves si puissants que je la soupçonne de ne pas s'être lavée depuis des jours.

Des ricanements ponctués par des logorrhées en latin et sumérien s'échappent de la seconde chambre. D'un seul coup les sœurs la mettent en veilleuse, immobiles dans chacune de leur position à la manière d'un 1-2-3 soleil. Je découvre des douzaines de crucifix cloués sur les quatre murs et je m'interroge. Leur en reste-t-il pour la chambre du possédé ?

Je décide de quitter ce matelas sur ressorts dont le roulis infernal me rappelle ces lits à eau dans les motels miteux que j'ai pu investir lors de mes déplacements. Les sœurs sortent de leur léthargie et reprennent aussitôt leur caquetage infernal. Je leur intime de baisser le volume avec une main tandis que l'autre agrippe la poignée de la porte.

Nous voilà massés devant l'autre porte de la chambre du fils. La mère tient un chandelier d'une main et deux couvertures dans l'autre. Je repousse les sœurs dont les odeurs combinées me soulèvent l'estomac.

Entrez, mon Père...

La voix du possédé devient soudain mielleuse et impose le silence auprès du groupe de femmes derrière moi.

Manque de courage, padre ? tente l'inconnu derrière la porte en me provoquant vainement.

Je soupire et je tourne la poignée. L'odeur qui nous submerge est juste épouvantable, mélange improbable de relents fécaux et d'eau de javel aspergée en abondance. Je recule d'un pas avant de me couvrir le nez avec le chiffon que me tend une des filles de la matrone.

Deux ventilateurs rouillés des deux côtés du lit expulsent un air vicié vers notre porte. Au-dessus du lit simple d'enfant, une petite croix pend à l'envers.

Ça te choque, vieillard ? me susurre l'enfant en roulant ses pupilles vers le crucifix, puis, en m'adressant un clin d'œil sordide.

Je m'autorise quelques pas vers le gamin dont les figurines Disney de son pyjama pointent le bout de leur nez de sous un drap tellement froissé qu'il semble avoir été piétiné par un troupeau de zébus. La sueur a plaqué ses cheveux noirs contre son front et son petit nez retroussé mériterait qu'un foutu kleenex y fasse le ménage.

Mon père, quel honneur... m'adresse-t-il avec un sourire d'adulte.

Je pose un petit livre épais surmonté d'un marque-page de tissu rouge sur la table de chevet. Le gosse me suit du regard sans bouger sa tête. J'avoue être impressionné. Ses yeux opèrent un mouvement de 180 degrés dans des orbites rouge sang arrachant des petits cris aux deux sœurs.

Tu connais ce livre ?

Il montre les dents. Une meute de loups en chasse semble débouler du fond de sa gorge dans un grondement à plusieurs voix.

Vous êtes combien là-dedans ?

Il se racle la gorge et crache une glaire verdâtre qui me manque de peu et atterrit comme une chiure de pigeon sur ma chaussure. Son regard oblique ne quitte pas mon petit livre de cuir noir.

Tu veux y jeter un œil ?

Il n'apprécie pas mon offre et courbe son bassin de telle sorte qu'il s'impose une posture en demi-lune. Le lit se met à trembler et les lueurs des bougies en équilibre sur le plancher frémissent comme si l'on venait de tourner les ventilos dans leur direction.

C'est tout ce dont tu es capable ?

L'enfant distord sa bouche et tend une langue qui semble avoir gagné 10 bons centimètres. Pendant un court instant je pourrais jurer qu'elle présente un embout pointu. Le gosse se tortille frénétiquement avec l'espoir de s'émanciper des liens qui l'amarrent aux quatre pieds du lit. Alors que sa mère se précipite en avant et pèse de tout son poids contre le matelas, une voix gutturale surgit des entrailles de l'enfant. Son charabia hébreu au sein duquel se logent des exclamations tribales d'un âge de pierre lointain déboule de son gosier à un rythme frénétique telle une mauvaise cassette audio en lecture accélérée.

Je me signe et j'entame un Notre Père tandis que je repère la madone aplatie contre les jambes de son fils dans une ultime tentative pour maîtriser ses spasmes. L'une des deux sœurs porte une cuvette d'eau dont l'ébullition lui brûle les mains sans qu'elle ne réagisse. L'eau était tiède il y a un instant. L'atmosphère de la pièce devient aussi étouffante qu'un sauna.

Un avant-goût de l'enfer, Padre ! s'exclame-t-il en lisant dans mes pensées.

Je saisis mon petit livre noir et je le tends vers lui en poursuivant mes prières. Ses gesticulations s'amplifient jusqu'à devenir des contorsions d'artiste de cirque. Sa mère est incapable de contenir plus longtemps ses soubresauts. Elle est projetée et atterrit sur le cul dans un fracas de trou d'obus.

Par le pouvoir du Christ, je t'ordonne de quitter ces lieux !

Il peste, siffle, jure et crache tant qu'il le peut. Des jets de fumée s'échappent de ses narines comme des nasaux d'un dragon. Soudain, le chaos envahit la pièce avec la porte claquant furieusement et la trentaine de bougies s'éteignant ensemble sans l'ombre d'un coup de vent. Plongées dans le noir, la panique s'empare des deux sœurs qui virevoltent dans la chambre à la manière de papillons autour d'une ampoule.

Par le pouvoir de Jésus Christ, je t'ordonne de quitter ces lieux !

La matrone allume une torche électrique de chantier dont le faisceau lumineux balaye la pièce comme un projecteur explorant un ciel étoilé à la recherche d'un bombardier.

J'appose sur le front du gosse mon livre qui lui brûle aussitôt la peau. Je patiente quelques secondes avant que la fumée et l'odeur de chair brûlée ne fassent réagir sa mère. Le visage de l'enfant se braque en arrière jusqu'à me faire craindre une décapitation en direct.

Je me retourne vers la mère et ses filles et je leur ordonne de prier avec ferveur. Elles s'exécutent aussitôt tandis que j'initie un signe de croix devant le gamin qui gémit et redresse enfin lentement sa nuque. Ses draps nappés de sueur dégagent une odeur tellement rance qu'elle en vient à couvrir celle de ses excréments.

Sarah, vous êtes toujours là ?

Oui... balbutie-t-elle.

Rapprochez-vous...

L'enfant est muet. Quel que soit celui qui se terre dans son bas-ventre, il a définitivement abandonné toute prétention à exprimer sa rage. Les prières de la mère et ses filles se font de plus en plus ténues jusqu'à ne plus être que de vagues murmures. Le gosse renvoie un coulis marronâtre ponctué par un rot avant de fermer les yeux.

Nettoyez-le...

Les femmes s'activent à son chevet, l'une en retirant les draps trempés et l'autre en lui épongeant le visage. Je tire d'un coup sec le drap noir tendu devant la fenêtre pour laisser le jour pénétrer violemment dans l'espace confiné. La mère pousse un cri et rabat son châle pour se protéger. Dieu sait depuis combien de temps elle n'a pas vu la lumière naturelle.

...

Une demie heure plus tard, me voilà sur le palier où je dois rassurer, comme toujours.

... Non, il est sauvé. Qu'il boive beaucoup d'eau avec du chlorure de magnésium... et des fruits... de la vitamine C...

Je glisse ma main hors de la prise de la mère qui en profite pour se jeter à mon cou et m'embrasser. Comme toujours.

Nous redescendons l'escalier en silence avec Sarah. Dehors, elle s'adosse devant sa portière et croise ses bras. Je soutiens son regard. Elle est livide.

C'était pareil avec ce gosse en 1949 ?

Un camion de pompier roule à tombeau ouvert. Ses sirènes s'estompent enfin au loin.

Non, c'était un vrai exorcisme. Ici, ce n'était qu'un dédoublement de personnalité.

Comment ça ? s'enquiert-elle aussitôt comme si je venais de lui annoncer qu'aucun régime minceur ne marchait.

Je lui tends mon petit almanach des 100 meilleures blagues en cuir noir et au marque-page en fil rouge et je lui tourne le dos pour remonter la 57^{ème} rue.

...

14 mois plus tard

J'observe entre mes doigts l'enveloppe qui vient d'atterrir sur mon palier. Elle est large avec le papier épais et strié que lui confère le caractère noble de son expéditeur, le studio de la Warner. Le carton d'invitation me convie à une avant-première sur Madison le soir même. J'en déduis que je ne devais pas être sur la liste.

La journée est encore loin d'être terminée en ce mois de juin. Je me dirige vers ma fenêtre sur cour où les rayons du soleil s'éternisent dès 18 heures. J'en profite pour laisser mes plantes se gorger de lumière et pour m'allonger sur mon fauteuil à bascule, l'enveloppe encore à la main.

...

Mon Père !

La voix cristalline de Sarah me rattrape alors que je tends mon carton au type en smoking sur un tapis rouge foulé par une centaine de pieds. Sa main aussi légère que sa voix me saisit l'avant-bras. Je me retourne et je découvre ce visage qui n'est plus vraiment celui que j'ai connu. À mon âge, la mémoire se fait aussi légère qu'une fille de joie.

À ses fines lunettes rouges s'est substituée une monture noire et rectangulaire tandis que sa queue de cheval a laissé la place à une coupe au carré. Je n'ai plus une jeune stagiaire devant moi mais une femme. Derrière son sourire, je décèle pourtant des rictus nerveux aux coins de ses lèvres et sur sa paupière gauche.

Sarah... C'est vous ? je lui demande en tendant mon invitation.

Oui, je voulais vous voir. Le tournage... Il s'est passé des choses...

Une bousculade m'entraîne vers elle derrière le cordon de sécurité. Je tombe malgré moi dans ses bras.

...

Mes talons lâchent sous l'effet conjugué de la pression de la foule et du tapis rouge qui rend mon équilibre aussi instable que sur du sable. Père Janus bascule contre moi, son visage effleurant le mien et son haleine faisandée m'arrachant un haut-le-cœur. Mais c'est autre chose qui me fait sursauter, à la manière d'une décharge électrique...

J'ai l'horrible sensation qu'un fluide vient d'être transfusé dans mon organisme. Tous les moments tragiques du tournage de *l'Exorciste* se pressent contre moi avec une fureur qui rend la cohue qui m'entoure aussi paisible qu'un pique-nique à Central Park. Des cris dans une langue inconnue et des hurlements de douleur se mêlent aux exclamations de la masse des invités. Je suis prise d'une ivresse momentanée mais définitivement non joyeuse.

Mon corps est balloté un instant entre les effluves de parfum et les vapeurs de cigarette avant de tomber comme une feuille en automne.

...

Je rouvre les yeux dans un coin du hall central, allongée sur une banquette de velours, les odeurs de popcorn au beurre fondu s'échappant du stand de confiseries ayant été aussi efficaces que la barrette mentholée du médecin sous mes narines.

Tom Hadjeck, le co-producteur du film, se tient debout devant moi alors que le docteur appelé à la rescousse prend le pouls de mon avant-bras. Je distingue le Père Janus derrière Tom. Son regard me fixe intensément, puis, alors qu'il croise le mien, ses yeux reprennent leur expression douce et lasse qui était resté gravée dans ma mémoire depuis notre rencontre.

Le médecin est jeune et beau comme une couverture de *Harpers Bazaar*. Il se redresse et range son appareil de mesure dans sa sacoche de cuir. Autour de nous, l'immense hall est quasiment vide à l'exception d'un couple impatient de régler leurs sodas avant de se précipiter dans la salle.

Je me lève lentement avec des fourmis dans la jambe gauche et un sentiment d'étourdissement et de nausée. Le Père Janus me tend aussitôt un gobelet d'eau tandis que Tom s'entretient brièvement avec le médecin.

C'est un coup de foudre, Sarah... me dit-il avec un léger sourire en coin.

Je souris malgré moi mais le choc de cette... de cette quoi ? Je serais bien incapable de décrire précisément ce qui m'est arrivé. Alors que j'avale promptement mon verre d'eau glacée, je ne peux que ressentir encore une fois sa présence magnétique. J'en conclus qu'il a dû emmagasiner une tonne de puissance en tout genre dans son organisme. On ne joue pas avec le malin impunément.

Max Von Sydow, le prêtre exorciste dans le film, quitte la salle et traîne sa longue carcasse vers notre groupe alors que les premiers cris du public s'échappent des portes battantes. J'ai appris à apprécier sa présence sur le tournage et je me souviendrai toujours de son expression quand la jeune actrice Blair s'est mise à l'insulter comme le prévoyait son dialogue.

Le comédien du haut de son mètre quatre-vingt-dix est ainsi resté bouche bée en face de sa partenaire.

Fils de pute, enfonce ce crucifix dans ma chatte ! lui a-t-elle ordonné.

Cette séquence n'était pas prévue avant une semaine mais la jeune comédienne a prétendu que les mots étaient sortis de sa bouche malgré elle. Max, perturbé comme nous tous, s'est retiré dans sa loge pour mémoriser son texte à nouveau.

Max, je vous présente le Père Janus...

Les deux hommes se serrent la main et c'est alors que je remarque combien Janus est grand. Il toise Max de quelques centimètres mais suffisamment pour troubler une nouvelle fois Max.

Mon Père, vous m'excuserez mais je suis en diète religieuse depuis quelques jours... lâche Max avec son éternel demi-sourire.

Les deux hommes se jaugent comme deux fauves acceptant le match nul avant même de combattre. Je les rejoins.

Max, le Père Janus pratique des exorcismes. Il a été consultant auprès de William, essentiellement par téléphone d'ailleurs...

Le sourire déjà éteint de Max se déforme en rictus.

Oui... Ce qui est fait est fait, conclue Max avant de nous quitter non sans avoir caressé ma joue de sa main calleuse.

Je tente d'interpréter sa réponse mais l'énigme reste entière. Nous voilà seuls avec le Père Janus, seuls dans un hall immense déserté, abandonné jusque par le vendeur de popcorn qui vient de fermer son stand.

Mon père, je crains que... Non ce n'est pas ce que je veux dire. Je suis convaincue que le film, que ce film est maudit.

Il y aurait une certaine logique dans vos propos, rétorque-t-il en me proposant une cigarette que je refuse.

Ah oui ? je me surprends à répondre bêtement.

Vous faites un film sur le malin sans le convier. Comment voulez-vous qu'il le prenne ?

Son clin d'œil me ramène illico à la réalité d'une séance de cinéma comme des centaines d'autres au même moment. Il m'entraîne vers les marches menant à la salle en me prenant le bras.

J'aimerais comprendre de quoi on parle et pour cela il me faut voir de quoi nous parlons, précise-t-il en indiquant les portes battantes du menton.

Mon Père, neuf personnes de l'équipe sont décédées depuis la fin du tournage. Neuf ! Et le Ouja...

Janus disparaît derrière les portes alors que j'entrevois le visage d'une femme éclairée partiellement par le faisceau lumineux du projecteur. Avec ses deux mains plaquées contre ses yeux, elle érige une protection enfantine face à la scène de lévitation de la jeune actrice.

Je me retourne brusquement vers le sofa sur lequel j'étais allongée, le cœur battant. Je repère le sac de plastique que j'ai abandonné à ses pieds. Le Ouja est toujours à l'intérieur avec l'une de ses icônes en forme de lune dépassant de la besace et m'adressant un clin d'œil. Je soupçonne ce jeu permettant de communiquer avec les esprits par l'intermédiaire d'une goutte glissant sur les lettres d'un alphabet, d'avoir fait venir le malin sur le tournage.

Je suis prise d'une crise de panique qui affecte tout mon corps d'un tremblement fiévreux. Une jeune fille à peine en âge de braver l'interdiction aux moins de 17 ans se rue hors de la salle avec la main sur la bouche. Elle est aussitôt rattrapée par un des jeunes membres du personnel qui lui tend un sac en papier sur lequel trône le logo de la Warner. La fille vomit dedans, manquant de peu de nourrir la moquette.

J'agrippe le sac plastique et je le serre contre moi avec l'indicible envie d'extraire la goutte de plastique qui glissera à nouveau sur l'alphabet du plateau de bois. Les lettres se succéderont à un rythme de plus en plus rapide jusqu'à délivrer un message prophétique. Pourquoi ne pas poser la question directement au malin ?

Monsieur le diable, avez-vous infecté notre tournage ? Voilà comment elle interrogerait le malin. Une question qui aurait déclenché son hilarité 6 mois plus tôt mais qui excite sa curiosité aujourd'hui.

Cette simple planche de bois est censée déclencher la possession de l'héroïne du film, la jeune et fragile Linda Blair. Elle a fait bien plus que ça.

...

15 Février 1975, New York City

Je suis sous la couette depuis hier après-midi. Des flocons aussi épais que des balles de golf flottent devant ma fenêtre. J'ai cru à une grippe mais les symptômes ne semblent pas coller. J'ai bien de la fièvre mais sans les sinus bouchés. C'est un feu intérieur qui me brûle le bas-ventre et m'oblige à me précipiter aux toilettes toutes les demi-heures, sans résultat d'ailleurs.

Mon téléphone sonne, encore. Je sais qui s'impatiente au bout de la ligne. Andrea, le second stagiaire du réalisateur, joue son avenir dans ce milieu avec cet énième coup de fil. Dans un élan d'exaspération j'attrape le combiné.

Sarah ? Sarah, c'est toi ?

Je garde le silence avec seul mon souffle erratique en guise de réponse.

Sarah... Tu es là ? Le fils de Gregory Peck s'est suicidé d'une balle dans la tête...

Je fixe du regard le capteur de rêve qui pend au plafond au-dessus de mon lit. Les plumes colorées se mettent à frétiller alors que leurs reflets entament leur danse hypnotique. Je l'ai accroché comme une grande il y a un mois mais ce n'est qu'hier que j'ai pu constater son efficacité.

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? je marmonne mes yeux rivés sur ma mosaïque métallique.

Mon interlocuteur reste à son tour silencieux, bluffé. Les ornements de mon attrape-rêve virevoltent et soulagent progressivement la douleur qui me cisaille l'estomac. Mes paupières réclament une pause que je leur accorde avec le sourire. Les yeux fermés je raccroche au jugé.

...

Aéroport de Heathrow, Londres, 17 février 1975

Je retrouve David Seltzer, le scénariste du film *The omen*, dans le hall principal, le visage fermé et son sac de voyage en bandoulière. Devant nous, des portes au mécanisme coulissant hésitant déversent les passagers du vol United 664.

J'ai précédé l'équipe d'une semaine avec pour mission de réserver les chambres d'hôtels et de vérifier que chacune des lubies de l'équipe soient respectées. Les cinq boîtes d'After Eight du réalisateur ont bien été acheminées dans sa chambre tandis que Gregory Peck aura bien sa vue sur Paddington Street et son accès privé au spa.

Nous sommes censés nous rendre à une première réunion de pré-production avec le réalisateur mais je renifle comme un sentiment de crainte émanant de David. Nous attendons ensemble l'arrivée de l'acteur et du producteur comme deux rochers au milieu d'un ressac. Gregory Peck apparaît le premier. Il est grand. Il toise Nick McLee d'une demi-tête et affiche une mine sombre. Je me porte à leur rencontre et j'attrape une des deux valises Delsey que me tend Nick.

Bon voyage ?

Je perçois aussitôt l'inanité de ma question quand je croise plusieurs enfants en larmes dans les bras de leurs parents, eux aussi choqués. Deux infirmières de l'aéroport se portent à leur rencontre.

Je croyais que ces putains d'avions avaient des paratonnerres sur la carlingue ! Oui ou merde ? s'exclame Gregory Peck avant de s'engouffrer dans un taxi sous une pluie battante.

Nick me lâche un regard défait avant de m'entraîner avec lui dans le véhicule.

...

Plus la date du tournage se rapproche plus mes spasmes progressent. J'ai le sentiment d'avoir un doigt pointé sur le bouton rouge capable de déclencher la foudre nucléaire au plus profond de mes entrailles.

Mon médecin traitant, le docteur Weiner, n'a rien trouvé d'anormal sur mes radios et m'a suggéré un traitement à base de Maalox et de yoga. Je n'ai ni avalé le premier ni pratiqué le second. Je sais que mon problème est plus profond tout en ayant une origine extérieure. Un vrai paradoxe.

J'ai réservé huit chambres au Conrad St James pour les spartiates. L'élite de toute équipe de tournage est ainsi nommée par les pilotes, ceux qui se retrouvent sous la ligne de flottaison, en gros en-dessous de l'assistant réalisateur et des trois comédiens principaux. J'en fais partie mais j'ai l'immense privilège d'être indispensable dès qu'un problème surgit. À ce titre, je ne loge pas au Novotel comme le reste de l'équipe mais dans le cinq étoiles de Picadilly.

À 16 heures, je profite de la disparition du réalisateur dans sa chambre avec une jeune comédienne inconnue et qui pourrait être sa fille, pour appeler le Père Janus une énième fois. Nous n'avons plus échangé depuis notre dernière rencontre à l'avant-première de *l'Exorciste*. Je l'ai attendu jusqu'au dernier spectateur mais il n'est jamais ressorti de cette foutue salle. Depuis, mes appels sonnent dans le vide. Pourtant, je ressens le besoin impérieux d'entendre à nouveau sa voix.

Je compose son numéro en observant du coin de l'œil Gregory Peck s'engouffrer dans le spa en peignoir de bain et des flip-flop aux pieds. La sonnerie résonne enfin à l'autre bout de l'Atlantique, ténue et vacillante. Je compte malgré moi les bips lointains jusqu'à six et je m'appête à raccrocher quand une voix féminine m'interpelle brusquement. Je bredouille quelques mots avant que l'inconnue me reprenne.

Vous cherchez à parler à monsieur Janus ? me lance-t-elle de sa voix éraillée.

Oui, au Père Janus...

Elle refoule le souffle de sa cigarette que j'ai l'impression de renifler. Son silence est enfin interrompu par une toux grasse.

Il est mort.

Je reste bouche bée et je reprends mes bredouillements. Visiblement, je l'agace.

Qui êtes-vous ? m'ordonne-t-elle

Sarah McBurns, je suis régisseur de films et j'ai travaillé avec le Père Janus sur...

Ah oui, je vois... me coupe-t-elle avec une intonation soudain plus avenante.

Victor n'était plus dans les ordres quand vous l'avez rencontré. Il pratiquait bien quelques missions d'exorciste à titre privé mais l'Église ne reconnaissait plus ses fonctions...

Je reste sans voix et je suis bien incapable de rassembler l'ensemble des informations qui s'entrechoquent dans mon crâne comme des atomes dans une centrifugeuse. Janus m'aurait menti par omission en occultant sa radiation des ordres ? Un prêtre qui n'en était plus un a exorcisé un enfant qui n'était pas possédé ?

Victor est décédé le mois dernier... me souffle l'inconnue alors que je repose mon front contre la cabine.

Comment ça ?

Un nouveau nuage de fumée s'échappe à 6000 kilomètres de là suivi d'une déglutition. La femme doit cumuler tous les vices et s'envoyer un Gin pendant que nous échangeons.

Il prétendait entendre des voix dans sa tête qui le rendaient fou. Il se croyait possédé sur la fin. J'ai même tenté un exorcisme avec un marabout du Bronx... avoue-t-elle en soupirant.

C'est pas vrai...

Je sais que cela paraît improbable mais...

Je repère Richard, le réalisateur, descendre les marches de l'escalier de l'hôtel en compagnie de sa jeune prodige des planches. Je ne me donne pas une minute avant qu'il ne me cherche du regard pour que je lui rende quelques services indispensables comme lui débusquer la dernière table à la mode.

Il voulait vous dire qu'il regrettait...

Pardon ?

Oui, il regrettait d'avoir été consultant sur ce film d'exorciste... De ne pas vous avoir tout dit. Mais c'est le passé... soupire-t-elle en se raclant une fois de plus le gosier.

Richard croise mon regard et abandonne sa compagne pour me rejoindre d'un pas qui en dit long sur ses attentes.

Madame...

Appelez-moi Suzi...

Suzi... De quoi est-il mort ?

... Il s'est planté une aiguille à tricoter dans l'anus...

Sarah, tu as bien réservé le Grandville pour ce soir ? me lance Richard sans se soucier de mon appel. Je suis pétrifiée par les derniers mots de Suzie. Je balbutie une réponse à Richard qui semble ne pas le satisfaire. Je raccroche en promettant de reprendre notre conversation.

Mes pas trottent derrière le groupe qui profitera d'une des meilleures tables de Londres dans moins d'une heure. Mon esprit est ailleurs, naviguant dans des eaux troubles dont l'obscurité s'épaissit à chaque instant. La vision du Père Janus, une aiguille de 30 cm plantée dans son orifice, s'incruste dans mon champ de vision à la manière de ces idées que l'on tente de refouler sans succès.

Le groupe s'engouffre dans un premier taxi. Le producteur, David, se retourne vers moi et me tend un billet de 20 livres.

Tu t'occupes des deux jeunots ? s'enquiert-il sans attendre de réponse et en me gratifiant d'un clin d'œil pitoyable.

Mon stagiaire, Sammy, fraîchement diplômé du département cinéma de l'université de Dallas, est l'un des deux jeunots mentionné par David. L'autre est Valeria, la nièce du producteur dont le rôle sur ce tournage reste encore un mystère pour moi.

Sam et Valeria palabrent devant la porte tambour de l'hôtel. Enfin, c'est surtout Sam qui entretient un semblant de conversation alors que Valeria garde ses distances. J'aime bien Sam et sa culture cinématographique qui l'amène à défendre des points de vue originaux en particulier sur les films de genre. Incapable de m'imaginer soutenir une heure le dédain de Valeria, il me vient une idée.

Chinois ?

Sam acquiesce avec son éternel sourire tandis que Valeria hausse les épaules.

À emporter ? Je précise avec un air faussement enjoué.

Sam est vif et semble avoir bien saisi mon plan pour isoler Valeria dans sa chambre.

Chinois ? Mais c'est une infection... Rien que les odeurs vous collent à la peau comme le poisson sur un écailler ?

J'ai un bref moment de surprise. Valeria est capable d'user d'un vocabulaire plus ou moins élaboré et semble connaître l'existence de poissons autrement que sous une forme carrée recouverte de chapelure. Sam, dont la présence sur le plateau est due autant à son absence de rémunération qu'à sa propension à trouver une solution à tout problème, propose une alternative.

Il y a un pub qui sert des fish and chips en cornet à moins de 5 minutes. J'y suis allé avec l'accessoiriste et c'est plutôt sympa... suggère-t-il en offrant ses deux paumes de mains ouvertes.

Valeria hausse les épaules dans une posture qu'elle maîtrise à la perfection. Nous nous dirigeons vers le pub tandis que Valeria garde négligemment ses distances.

Sarah, j'ai eu cette idée à propos de la scène au cimetière... tente Sam avec un entrain certain.

L'explosion qui l'interrompt nous cloue au sol en même temps. Le souffle qui s'échappe du premier étage de l'hôtel nous soulève avant de nous relâcher contre le bitume avec une horrible sensation de brûlure dans le dos.

Un bidet explose contre le capot d'une Rover et la pluie d'éclats de porcelaine qui retombe sur le bitume dans un silence artificiel rend la scène encore plus improbable. Je ne vois que de la fumée autour de moi et je n'entends rien si ce n'est un très lointain appel à l'aide de Valeria dont le visage en sang n'augure rien de bon.

Je rampe à quatre pattes entre deux voitures dans la crainte d'une seconde explosion qui ne vient pas. Les sirènes de police semblent agir sur mes tympan et les déboucher partiellement. J'ai un gros coup de fatigue et je laisse le voile noir tomber devant moi avec soulagement.

...

Ce sont les terroristes de l'IRA, assène David le producteur du film en grillant une cigarette dans la salle d'attente du Royal London Hospital.

Nous poireautons avec Richard et Sam dans le silence d'une bulle de plastique outrageusement surchauffée alors que Valeria se fait recoudre le visage. Sam reste immobile sur sa chaise à jouer avec un yoyo tandis que Richard fait les cent pas en faisant couiner ses mocassins italiens et en regardant mécaniquement sa montre. Chaque heure qui passe grève son budget.

Quel bol on a eu que Gregory Peck se soit endormi au spa... suggère Sam avec candeur.

David me fixe d'un regard étrange comme si mon absence de blessures apparentes me rendait suspecte. Je distingue autour de son cou une fine chaîne en or au bout de laquelle pend une

petite croix entre les deux cols de sa chemise noire. S'il l'avait portée auparavant je m'en serais rendu compte. C'est mon travail de m'assurer que les accessoires soient toujours à la même place pour que les plans soient raccords dans le film. Je n'oublie donc jamais rien.

Le regard de Sam s'immobilise soudain vers le couloir central. Je me retourne et je tombe des nues devant une Valeria méconnaissable. Son visage perclus de plaies grossièrement recousues semble tout droit sorti de l'atelier de maquillage du plateau. Derrière ce masque qu'on imagine collé contre sa face on distingue une colère sourde fulminant dans ses pupilles et s'évacuant vers ses deux petits poings qu'elle garde serrés.

Putain, on l'a notre film d'horreur... murmure Richard.

...

L'avion qui nous ramène à New York avec David traverse une zone de turbulence au-dessus de l'Atlantique. De mon hublot je distingue, entre deux nuages épais, une surface grise agitée et zébrée d'écumes. Mon plateau repas consommé trépigne d'impatience à l'idée d'être rapatrié dans son caisson sécurisé.

Je retiens mon gobelet de plastique d'une main et je serre mon accoudoir de l'autre. L'avion chute brusquement dans un concert de cris avant de se rétablir aussi vite. Je perçois la respiration de plus en plus erratique de David alors que ses doigts jouent nerveusement avec sa croix.

Instinctivement, je regarde ma montre et je décompte les heures avant notre arrivée à JFK. Là-bas nous sommes censés clôturer le casting des seconds rôles et valider le budget avec les représentants du studio. J'ai la ferme intention de profiter de l'occasion pour passer voir cette Suzi et...

Il s'est passé des choses sur l'Exorciste...

David laisse sa question en suspens tout en me fixant de ce même regard qu'il avait posé sur moi trois jours plus tôt à l'hôpital.

Tu étais bien sur le tournage ? poursuit-il avec ce regard inquisiteur.

J'acquiesce tandis que plusieurs porte-bagages libèrent leur contenu sur les têtes de passagers. Je regrette soudain de ne pas avoir opté pour un gin de 25 cl dont l'alcool aurait pu atténuer la tornade de souvenirs refluant à la surface de ma mémoire. Comme ces cris de porcs poussés vers l'abattoir à coups de matraques électriques. Je me revois aux côtés de l'ingénieur son, sa perche tendue au-dessus de la masse de chair rose, enregistrant les clameurs horrifiées de ces animaux conscients de leur sort.

Ces sons seront par la suite mixés pour apparaître dans la scène finale où le démon s'extrait par la force du corps de Megan. On ne répétera jamais assez qu'au cinéma l'image sans le son n'est rien.

Combien de gens sont morts durant le tournage ?

Neuf, je rétorque au moment où l'avion plonge à nouveau.

Ma voisine vomit dans un sac en carton et c'est une scène de déjà vu qui s'impose à moi. Il n'en faut pas plus pour que je croie apercevoir le logo de la Warner sur le sac. Sur ma gauche, le hublot avale des tombereaux d'eau et nous offre le spectacle fascinant d'éclairs rugissants et frôlant la carlingue.

David baise du bout des lèvres sa croix avant de resserrer sa ceinture. Un chariot métallique file vers le fond de l'avion comme télécommandé à distance. Alors qu'il passe devant nous en autopilote, un grondement aussi puissant qu'une chorale d'ours résonne dans l'habitacle et soumet l'ensemble des passagers au silence. Un éclair violacé traverse l'allée centrale bégayant entre les armatures métalliques des soutes à moitié ouvertes.

Un noir aussi beau que Sidney Poitier tente de rassurer sa femme en se redressant sur son siège et est aussitôt traversé de part en part verticalement par un éclair dont la silhouette s'apparente à une épée. Le pauvre homme sautille sur place pendant de trop longues secondes alors que de la fumée s'échappe de ses différents orifices. Cela aurait pu être un mauvais sketch d'un vieux Benny Hill mais c'est juste notre réalité à tous dans ce putain d'avion.

À cet instant je crois fermement que l'engin s'est brisé en deux et j'attends les yeux fermés le trou d'air qui m'aspirera dans un maelström de vent et de pluie à moins 60 degrés. Mais finalement seules les lumières clignotent avant de s'éteindre et de finalement se rallumer quelques secondes plus tard.

Un passager se redresse avec le crâne en sang tandis qu'une hôtesse accourt vers lui en lui ordonnant de se rasseoir. David, lui, a pris 20 ans en l'espace d'une minute. Ses cheveux d'un châtain foncé sont devenus gris. Je crois à un effet d'optique dans un premier temps mais lorsque la lumière du plafonnier se rallume je ne peux que constater l'étendue des dégâts capillaires.

David garde sa mâchoire aussi serrée qu'un étau jusqu'à l'atterrissage. Alors que nous quittons l'appareil et que nous empruntons la passerelle couverte, David s'arrête, les mains enfouies dans les poches de sa veste en nubuck et ses yeux fixant ses mocassins Todds.

Sarah, quelles sont les chances d'être frappé deux fois par la foudre en avion ?

De l'ordre d'une sur un million je serais tentée de lui répondre mais je le garde pour moi à cet instant.

...

David m'ignore depuis notre atterrissage. Il m'évite soigneusement aux réunions de casting et utilise un nouveau stagiaire cubain pour me transmettre ses ordres. Bien que cela me blesse, je ne lui en veux pas d'opter pour ma mise en quarantaine. Hier, Leslie m'a attrapé le bras à la fin de notre dernière réunion de pré-production. La directrice de production de 44 ans a laissé passer le petit groupe de travail avant de m'offrir un café devant la machine crasseuse du bureau.

Tu sais, on est vraiment satisfait de ton travail... moi comme David... Mais il a été choqué... foutrement choqué... ses cheveux... mime-t-elle en s'agrippant une mèche et en ricanant nerveusement.

C'est juste que deux fois c'est... Ça doit être terrible à supporter... Moi qui panique déjà à la moindre turbulence... et puis l'attentat à Londres... Bref, tout ça avec le sujet de notre film ça fait beaucoup...

Je la sens gênée de m'entraîner dans ses explications oiseuses et c'est bizarrement moi qui ai de la peine pour elle. Je lui caresse l'avant-bras en signe d'amitié.

J'ai l'habitude... Souviens-toi, je suis la seule à venir du tournage de l'Exorciste... je lui rappelle en la suivant vers la sortie. Dans le reflet d'une des portes je distingue l'expression de son visage et j'en déduis que je n'aurais pas dû mentionner cette expérience.

Deux heures avant de reprendre l'avion pour Londres, je file dans le Queens et je sonne à l'interphone d'un immeuble noirci par les flammes d'un incendie et sur les marches duquel squatte un groupe de trois gosses black.

Oui !

La voix râpeuse de Suzie me surprend et je manque de marcher sur un des trois gamins. Je me présente en imaginant un instant qu'elle a totalement oublié notre conversation mais le cliquetis de la porte s'ouvre sans un mot de plus de la part de mon hôte.

Un des gosses s'immisce avec moi dans le couloir sombre et je serre instinctivement mon sac contre moi. Il court et disparaît au bout du hall en riant. Je monte les marches la gorge sèche et le cœur battant. Au premier étage, une des trois portes est entrouverte...

...

Londres, tarmac de l'aéroport de London City, deux semaines plus tard

Comment ça vous l'avez déjà booké ? s'agace David devant le loueur de jets privés.

Le jeune homme porte un tee-shirt promotionnel du film *Flash Gordon* qui nous a fait ricaner en arrivant sur le tarmac. Mais l'ambiance s'est sérieusement refroidie depuis. Le loueur se passe la main dans ses cheveux blonds et retourne sa casquette Hawaii Paradise avant de hausser des épaules.

Je suis qu'un des pilotes vous savez... Ça s'est décidé ce matin... ajoute-t-il avec une lueur de malice dans le regard alors que nous observons du coin de l'œil un groupe de Japonais embarquer dans notre jet.

Richard nous rejoint, une canette de Dr Pepper à la main. Il tapote le dos de David en signe de résignation et contemple à son tour le jet entamer son demi-cercle pour se positionner face à sa piste de décollage. Nous échangeons un regard désabusé tandis que David disparaît dans le bureau de Rentajet en promettant un Armageddon juridique.

C'est toujours un plaisir enfantin d'assister d'aussi près au décollage d'un avion et Richard et moi décidons d'en profiter au maximum. C'est aussi quelque chose que nous partageons lui et moi, ce désir de ne pas prendre trop au sérieux ce que nous faisons au quotidien.

Les deux réacteurs expulsent une flamme bleutée qui propulse le Convair 880 dans une course folle vers les hauteurs.

Elvis a le même... commente Richard entre deux gorgées de son soda outrageusement caramélisé.

Le jet décolle avec élégance et s'élève rapidement vers un ciel lourdement chargé. Sur ma gauche, un essaim d'oiseaux attire mon regard. Ils volent en formation compacte et en tel nombre qu'il est impossible d'en distinguer un seul. Et leur trajectoire semble être imperturbablement attirée comme un aimant vers l'axe de l'avion.

La boule de feu que crache l'un des réacteurs est la conclusion du choc frontal que nous observons avec Richard bouche bée. Le reste s'apparente à une cascade doublée d'un effet spécial digne du meilleur James Bond. L'appareil pique du nez alors que le feu lèche les ailes avant d'avaler avec gourmandise l'intégralité de la carcasse d'acier.

L'explosion au sol génère un mini champignon dont le souffle chaud vient caresser nos visages inertes. Il nous faut bien une minute pour sortir de nos torpeurs respectives et nous avancer vers le lieu de la tragédie à moins de 300 mètres. Une immense fatigue me submerge tandis que Richard et le personnel de l'aéroport se ruent devant moi.

...

Devant mon poste de télé j'écoute un journaliste raconter ce que j'ai vu de mes propres yeux. Dans mes mains, le rouleau d'argent que m'a confié Suzie glisse entre mes paumes dans un mouvement que je souhaiterais apaisant.

.... Mais la véritable question qui reste sans réponse à cette heure est pourquoi le système de résonance censé faire fuir les oiseaux des pistes n'a pas fonctionné aujourd'hui...

J'éteins le poste et j'avale une rasade de scotch pour embrumer encore plus mes pensées. Ce tournage vire au cauchemar et l'équipe commence à le considérer comme définitivement maudit. Ça palabre sec dans mon dos sur la poisse que j'aurais contribué à ramener du tournage de *l'Exorciste*. Je ne peux pas vraiment leur en vouloir sachant que je m'interroge moi-même sur ma part de responsabilité. C'est bien moi qui me suis chargée du booking des chambres d'hôtel et de l'avion.

Le rouleau d'acier me nargue de toute son inutilité. Suzie me l'a confié sans pouvoir me dire sa fonction. Elle me l'a tendu et s'en est débarrassé non sans déplaisir. Visiblement, elle avait d'autres chats à fouetter. Les flics l'interrogeaient depuis plusieurs semaines, incapables d'imaginer qu'un représentant de l'Église puisse s'enfiler une aiguille à tricoter de 30 cm dans l'anus. Je tente une nouvelle fois de dévisser l'un des embouts mais sans succès. Considérant l'âge de feu Père Janus, j'ai imaginé qu'il avait glissé un message à mon intention dans ce réceptacle qui rendait parfaitement justice à l'univers renaissance de son studio.

Le téléphone rouge de l'hôtel vibre. Je décroche.

Sarah ?

Avant même que Leslie ne s'exprime de sa voie râpeuse je sais que nous venons d'être à nouveau victime de l'inexplicable. Mon cœur s'emballé et j'ai soudain bien trop chaud malgré le froid hivernal et la pluie glacée qui s'abat contre la fenêtre.

Le restaurant que tu as réservé...

Elle commence par signifier ma responsabilité avant toute chose. Je veux raccrocher, quitter cette chambre et prendre le premier avion pour Bali et ne plus jamais revenir.

... Il a sauté. C'est l'IRA. Heureusement, Richard et les autres n'étaient pas encore arrivés.... Sarah, qu'est ce qui nous arrive ?

Je repose lentement le combiné sur le téléphone et j'écoule nerveusement des larmes. Une douleur insupportable me saisit le bas-ventre. Je me plie en deux devant une crampe d'une telle violence qu'elle me cloue au sol pendant une longue minute. Je rampe vers la salle de bain et j'extrait deux antidouleurs opiacés contre mes migraines de leurs enveloppes d'aluminium.

...

Le tournage a enfin commencé depuis trois jours, permettant ainsi à l'équipe de se concentrer sur le quotidien de journées harassantes et mettant aussi un terme aux rumeurs d'une malédiction aussi improbable qu'inexplicable.

Cela fait quatre heures que l'on tourne dans le Safari Park où les visiteurs sont invités à circuler en voiture autour d'enclos d'animaux sauvages. La comédienne Britney et Damien, son fils dans le film, sont censés paniquer devant une attaque brutale de babouins orchestrés par le pouvoir maléfique de l'enfant.

Richard a eu la curieuse idée de faire saisir un des bébés babouins alors que sa mère était distraite par deux soigneurs et de le placer sur le siège arrière de la Ford. Depuis, les cris de l'animal à destination de ses congénères rendent la situation de plus en plus confuse.

Mes élancements ont repris ce matin et je préfère rester à distance de l'équipe dans l'hypothèse où je devrais encore vomir dans les bosquets.

Soudain, ce qui devait être un simple regroupement de babouins autour du véhicule devient une charge en règle portée par des cris stridents qui nous font tous reculer d'un seul mouvement. Les deux mâles dominants se ruent sur le toit de la voiture et martèlent la carlingue tellement fort que je crains un instant qu'ils ne perforent la tôle et déchiquettent les deux acteurs.

Autour de la voiture, les canines des femelles en furie s'exposent devant Damien qui, paniqué, se jette dans les bras de sa mère à l'écran. Ces dents sont foutrement longues et aiguës. Elles me font penser aux défenses des tigres de la préhistoire.

Je bute contre un soigneur qui observe la scène tétanisé.

C'est normal ? je l'interroge.

Il secoue sa tête négativement et saisit fébrilement son talkie-walkie. Un élan terrible au bas-ventre me plie en deux alors que les cris des babouins atteignent des sommets dans les aigus.

Faites les dégager, bordel ! insiste le soigneur dans son talkie.

L'actrice fait enfin rugir le moteur et s'extrait de la nasse de chair poilue alors que la vitre arrière laisse apparaître des fêlures, sur le point de craquer. Le second soigneur tire en l'air avec son pistolet d'alarme et disperse les émeutiers. Le caméraman n'a pas bougé de son point de vue et s'accoude sur son trépied avec un sourire satisfait.

Et bien on l'a notre scène... suggère-t-il avec malice.

...

Les antidouleurs que le médecin m'a prescrits à l'hôpital se révèlent mes meilleurs alliés. Je ne ressens plus rien depuis hier quand nous avons quitté le parc avec Damien en pleine crise. Le gamin nous a pourtant habitués à des accès de rage depuis son casting mais ses bouffées de colère vont crescendo depuis que la caméra s'attarde sur lui.

Britney, sa mère à l'écran, nous a montré les touffes de cheveux que John lui avait arrachés dans la voiture alors que nous quitions le parc.

Cet enfant de putain est possédé... a-t-elle lâché en prenant soin que Richard, le réalisateur, l'entende.

Mais Richard se fout des considérations de Britney. Plus le gamin deviendra incontrôlable, plus son film prendra du sens. Les événements qui nous tombent dessus depuis trois semaines le mettent presque en joie. Il a le sentiment de participer à quelque chose d'unique.

Aujourd'hui, j'ai été expédiée dans le sud de Londres pour surveiller les prises aériennes de la seconde équipe. Je crains que Richard ne subisse des pressions pour m'écarter. Quand l'inexplicable frappe, le bouc émissaire est vite trouvé et je peux déjà sentir mes pieds chatouillés par les braises du bûcher que l'on me prépare.

Martin, le réalisateur de la seconde équipe, ne m'a pas attendue pour décoller avec son hélico, comme pour fuir au plus vite ma présence radioactive. Je retrouve Sam sur le tarmac et son inépuisable sourire. Je suis heureuse de le revoir depuis l'attentat.

Ça n'en finit pas ces tragédies... me lance-t-il

Oui, les singes étaient aussi incontrôlables que John, c'est tout dire, je confirme en acceptant son café dans un gobelet de plastique.

Il y a eu aussi un incident avec les singes ? me demande Sam avec sérieux alors que je l'imagine plaisanter.

Je l'interroge du regard tout en distinguant pour la première fois une chaîne en argent autour de son cou. Lui aussi se croit donc en danger et s'est octroyé la providence d'une croix.

De quoi tu parles ? je bredouille.

Du tigre qui s'est jeté sur le dresseur du haut de son arbre... Il lui a fracassé le crâne d'un coup de mâchoire... Le type est mort...

Une douleur plus forte que jamais me cisaille l'estomac et je m'écroule lentement devant lui comme dans un mauvais ralenti.

La barrette poivrée que le médecin m'écrase sous les narines achève de me réveiller. Je suis allongée sur le canapé défraîchi du bureau de l'agence de location où trois hommes me font face. Le loueur avec ses tempes grisonnantes et son cigarillo qu'il mordille nerveusement esquisse un sourire en me voyant ouvrir les yeux. Le médecin paki termine de me prendre le pouls alors que je renifle une vague odeur de cumin mélangée à son eau de toilette citronnée.

Sam, enfin, est le seul à sembler réellement soulagé de me voir reprendre mes esprits. Il me tend un verre d'eau tandis que le médecin range son stéthoscope.

Ça vous arrive souvent ? me demande-t-il.

Non... Le stress du tournage sans doute...

Prenez rendez vous au Royal London. Rapidement.

J'échange un sourire hésitant avec Sam. Décidément, nous sommes voués à passer nos journées là-bas. Je me masse le ventre instinctivement mais la douleur a disparu. Elle reviendra. Comme toujours.

Le lendemain, Gregory Peck veut détendre l'atmosphère et nous invite dans son restaurant préféré, un japonais sur Hanway Street. Je déclare forfait, compte tenu de mon état. L'idée même d'avalier du poisson cru me soulève le cœur. Et puis, si Gregory continue d'être toujours aussi charmant à mon égard, ce n'est plus le cas du reste de l'équipe. Je n'en peux plus de devoir supporter quotidiennement ces regards en biais et ces murmures dans mon dos.

Ce n'est qu'une heure après leur départ de l'hôtel que je les surprends rentrer alors que je m'enfile un martini dry au bar. Dès l'apparition de Gregory et de Richard dans le hall je comprends qu'il vient de se passer quelque chose. L'alcool mélangé aux antidouleurs me permet de planer et de ricaner nerveusement à leur arrivée au bar, ce dont je m'en veux aussitôt.

Richard se commande un double scotch et croise mon regard. Gregory préfère s'éclipser dans sa chambre. Il croise deux membres de la production dont David qui s'immobilise à ma vue.

Je ne veux plus d'elle sur le plateau ! Elle est virée, c'est clair !

David tourne les talons et disparaît avec son assistant. Je fais la moue en tentant d'embarquer Richard dans mon ironie qui ne convainc que moi. Richard soulève son whisky avant d'avalier une rasade qui lui vide presque son verre.

Bravo. Jamais vu quelqu'un qui faisait autant l'unanimité... me lance-t-il de sa voix râpeuse de fumeur de Marlboro rouges.

Le restaurant a sauté ? je m'enquiers en trinquant avec lui.

Oui. Comme du pop corn... mime-t-il en soufflant dans son poing.

Je recrache ma gorgée de vodka martini sur le comptoir en argent, incapable de croire ce qu'il vient de m'annoncer.

...

Même si j'avais voulu ramer à contre-courant et continuer à assurer mon rôle de régisseur, mon corps me l'aurait interdit. Je suis restée 48 heures clouée dans mon lit à dégueuler des plateaux repas qui ne me sont déjà plus remboursés.

Sam est venu m'aider à me rendre à l'hôpital en taxi. J'ai failli céder à une urgence en ambulance mais le coût qui m'a été précisé par la standardiste m'a tout de suite calmé.

Sam est resté une bonne partie de la nuit hier avant de me quitter à l'aube en me promettant de revenir en soirée. Je l'aime vraiment, comme un frère que je n'ai pas eu. Il m'a fait rire avec ces imitations de David et Britney au bord de l'hystérie et sur le point de rameuter un prêtre pour exorciser le plateau.

Tu penses que nous sommes maudits ? m'a-t-il demandé alors que mes paupières baissaient leurs stores sous les effets combinés de la fatigue et des opiacés.

Il se tenait debout, devant la fenêtre et sa nuit étoilée, me tournant le dos avec une gravité dans le timbre de sa voix que je ne lui avais jamais connu. J'ai lutté pour ne pas sombrer dans un sommeil que je pressentais lourd et sans rêves. Bref, tout ce dont je rêvais.

Je ne sais pas, Sam. Quand on évite une explosion pour la troisième fois, je ne peux pas m'empêcher de croire qu'il y a bien quelqu'un ou quelque chose qui cherche à nous nuire. Et puis, j'analyse froidement la situation plus tard et je me révèle incapable de croire à ces conneries...

Il s'est retourné et j'ai capté l'espace d'un instant une expression inquiète sur son visage d'adolescent. Il venait de prendre 20 ans, coincé entre l'exposition jaunâtre des lampadaires extérieurs et la lumière de sécurité blafarde au-dessus de la porte. J'avais devant moi un homme qui aurait pu s'interroger sur son avenir en lisant le courrier de l'avocat de sa femme lui réclamant une pension alimentaire à quatre zéros.

Son sourire a retrouvé son chemin et s'est affiché à nouveau au milieu de son visage. Il lui a suffi d'un pas pour se rapprocher de moi et quitter ce champ lumineux mortifère. Son yoyo s'est retrouvé dans la paume de sa main comme par magie, signe avant-coureur d'un de ses moments de réflexion intense.

Mais de deux choses l'une, soit le malin s'amuse soit il est totalement incompetent ? Car finalement tous ses coups ont foiré... Je veux dire, il y a bien eu des victimes mais le film, lui, continue. Pour arrêter vraiment le tournage, il aurait fallu que Richard se prenne un éclair en pleine poire et décède, non ?

Les cents pas de Sam me donnent la nausée. Sa remarque a du sens et je me la suis déjà faite. Je me bats avec de moins en moins d'entêtement contre le sommeil. Je l'invite même à me submerger.

Peut-être qu'il veut juste créer le doute... je lâche mollement en espérant qu'il ne m'entende pas.

Entre mes paupières à moitié closes je le distingue pris par une de ses intuitions. Il se plante devant mon lit et pointe son index vers moi. J'entends déjà les murmures lointains de mes neurones magasiniers m'encourageant à fermer définitivement le store pour entamer l'inventaire. Mon cerveau a sérieusement besoin de faire le ménage.

Exactement... Imaginons qu'il y ait bien une entité... Appelons là, el diablo... El diablo fait face à un dilemme... Il adore les sunlights mais il doit toujours rester une rumeur, une supposition... Arrive notre film et son sujet... Il ne peut s'empêcher de jouir de cette promotion, de cette... Propagande ! Damien, notre héros, manipule tout le monde dans le film, tue ses parents et s'en sort sans une égratignure... Mais el diablo ne peut pas non plus laisser l'événement sans montrer qu'il maîtrise encore sa marque de fabrique... Donc, il abat ses cartes en accumulant les cadavres mais sans empêcher le film de se faire. En prime, il crée un mystère, une nouvelle rumeur, bref il est gagnant sur tous les tableaux... Sarah ?

J'entame l'inventaire, Sam. Bonne nuit... Je songe sans ouvrir la bouche.

...

Aaahhhh...

Le cri que j'expulse n'est en rien le résultat d'une de mes énièmes douleurs au bas ventre. C'est beaucoup plus que ça. Quelque chose marine dans mon estomac et ses mouvements sont aussi terrifiants qu'une réplique du film *Alien*.

Arc-boutée au-dessus de mon lit, j'initie une succession d'expirations dont l'effet immédiat est en général de modérer la douleur. Mais je réalise vite l'inutilité de ce stratagème. Je ne souffre pas dans mes tripes mais dans mes neurotransmetteurs qui me propulsent des images insoutenables d'un monstre poisseux recroquevillé dans ma chair et se mouvant comme bon lui semble d'un simple mouvement de queue.

Mon bras droit tâtonne contre l'accoudoir et sa télécommande incorporée tel un appendice de plastique aussi sale que les claviers des ATM. J'appuie sur l'une des touches de caoutchouc avec la ferme intention de réveiller l'une des deux morues qui assurent le service de nuit à l'étage.

Mon téléviseur mural s'allume sur un programme de danse bulgare présenté par un grand dadaïste de la BBC. Mon index tente une opération de sauvetage en pianotant énergiquement sur les touches dont l'élasticité impose de s'y prendre à plusieurs fois. La lumière tamisée de la chambre clignote avant d'éblouir définitivement mon sanctuaire de sa cruelle phosphorescence.

La troisième tentative semble être la bonne. J'entends les claquements des sandales d'une des infirmières de garde. Le rythme est soutenu mais juste ce qu'il faut pour me rappeler que seul le personnel médical est à même de décider ce qui relève de l'urgence.

Alors qu'elle ouvre ma porte et qu'elle ondule du bassin pour se planter devant moi avec cette expression de compassion surjouée, je sens le monstre opérer une rotation à 360 degrés. Sous mes mains la peau de mon ventre ondule comme une mer traversée par un navire de croisière.

Couvre-feu après 22 heures... L'administration nous impose des économies d'énergie... commence-t-elle en fermant l'interrupteur.

Rien à foutre de tes factures d'électricité. Va chercher le chirurgien, j'ai un organisme étranger à évacuer...

Elle s'immobilise la bouche ouverte.

Vous... Vous voulez de l'aide pour aller aux toilettes ? bredouille-t-elle.

Ma bouche se leste d'une giclée de sang plus noir que rouge qui inonde aussitôt mes draps. L'infirmière lâche un petit cri en reculant d'un pas.

Magne-toi ! je lui hurle.

...

L'anguille gouverne mon système neural et s'oppose à l'injection de l'anesthésiste. 8 minutes après le début des hostilités et la percée d'une tranchée sur mon abdomen, je me redresse comme une morte à qui on aurait planté un shoot d'adrénaline dans le cœur.

Le chirurgien est pris entre deux feux qui le tétanisent dans une posture improbable. Sa main droite serre son bistouri en l'air et sa main gauche agrippe la manche de l'anesthésiste. Il

croise mon regard et je distingue ses lèvres vaguement bouger sous son masque, puis, son visage oblique vers mon bas-ventre.

Deux pans de ma chair s'écartent à la limite de mon nombril comme deux pages blanches tout juste sorties de l'imprimerie. La gueule ovale d'un poisson nous fixe de ses deux yeux globuleux et profondément idiots. Mon sang rigole sur sa peau noire, ce sang si chèrement acquis par mon organisme. La rage supplante ma terreur et me pousse à saisir le bistouri dans la main du chirurgien qui semble presque soulagé de s'en débarrasser.

Mon hôte a beau nous gratifier d'un regard vide d'intelligence il n'en comprend pas moins mon geste et se met à plonger dans mes entrailles à la recherche d'une planque. La sensation, au-delà du réel, dépasse toutes mes expériences passées sur l'échelle de l'horreur. Je n'ai pas vraiment mal car ce putain de poisson doit vouloir continuer à copiner avec moi. Non, ce sont ces mouvements de rotation toujours plus profonds qui m'arrachent ce cri de rage et de courage pour accompagner mon geste.

Le bistouri plonge dans la chair gélatineuse de l'anguille avec une facilité déconcertante. J'en tire une satisfaction immédiate. Une première depuis plusieurs mois. À la vue de cette matière blanche et molle sous la peau élastique de l'animal, mon cœur s'emballe et mon cerveau autorise le franchissement de toutes les limites en matière de représailles. Les coups redoublent.

Les caméras filment la scène... Tant mieux. Je souris de toutes mes dents entre deux incisions. L'anesthésiste vient de tomber dans les pommes ! J'en ris nerveusement tout en croisant mon reflet dans l'une des vitres et mon rire s'éteint comme un feu de camp sur lequel on aurait jeté un seau d'eau. Devant moi se dresse une femme que je ne reconnais pas. Ses jambes, noyées par un océan de plasma vermillon, en font une femme tronçonnée dont le bras droit n'est plus qu'un appendice de chair surmonté d'une lame.

Le chirurgien recule encore un peu et arrache son masque pour éviter la suffocation.

Janus ! je lâche aussi surprise qu'exaspérée d'avoir été le jouet d'un complot.

Le Père se signe et préfère battre en retraite en butant contre le corps de l'anesthésiste et en manquant ainsi de se vautrer contre un meuble en inox.

Janus ! Revenez !

...

La main de l'infirmière tente de m'apaiser alors que je viens de surgir du néant ou plutôt d'un cauchemar opératoire. Je suis poussée sur un brancard hors de ma chambre. L'anesthésiste me plante son aiguille dans l'avant-bras alors que je tente de lui échapper.

C'est un calmant... me précise-t-elle avec un sourire réconfortant mais néanmoins troublée.

Le rythme auquel je suis soumise me paraît sacrément rapide. On me précipite dans un ascenseur dans un silence inquiétant. Seule la respiration sourde des deux infirmières masquées distille une vague trace d'humanité.

Les portes battantes du bloc opératoire claquent comme dans un saloon et nous projettent dans les bras d'un chirurgien enfilant d'immenses gants en plastique tandis que l'anesthésiste s'empresse de régler son mélange gazeux.

Avez-vous passé des vacances à la mer, mademoiselle ? m'interroge le chirurgien.

Je n'entends pas sa question, trop heureuse de constater qu'il n'a rien de commun avec Janus. S'il y avait quelqu'un d'aussi peu ressemblant avec ses cheveux châtain plaqués en arrière et sa belle peau hâlée, ce serait bien ce chirurgien. Avant même de consulter ses diplômes, je l'aime déjà.

Mademoiselle, avez vous nagé en mer ces derniers mois ? me relance-t-il en se penchant vers moi.

Son eau de parfum Hermès me chatouille les narines. Je n'ai pas trempé mes pieds dans un océan, un lac ou une rivière depuis 5 ans au bas mot. J'ai une subite envie de lui plaquer mon emploi du temps sous les yeux. Je secoue simplement ma tête négativement.

Avez-vous côtoyé un environnement maritime, des bassins de pisciculture, des terrains inondés, humides, des aquariums ?

Sa batterie de questions soulève en moi deux émotions concomitantes. Tout d'abord le sentiment que mon cauchemar n'était pas qu'une simple angoisse mais un véritable avertissement. Enfin, comme si l'esprit agissait sur le corps, mon ventre se met brusquement à gonfler. La protubérance ne passe pas inaperçue par mon équipe médicale qui passe à la vitesse supérieure.

Mademoiselle, il semblerait que vous logiez un poisson-ballon qui peut à tout moment doubler de volume s'il se sent menacé...

Des flashes investissent aussitôt mon cortex... Je suis chez le Père Janus à Brooklyn... Mon enregistreur tourne et Janus fait les cent pas, visiblement inspiré... Il y a cette odeur tenace de poisson frit qui suinte contre les murs à la peinture décrépie... Il y a aussi ce resto chinois mitoyen où il m'a emmenée... Et ces canards décapités sous nos yeux... Des anguilles saisies dans leur aquarium et balancées contre le carrelage de la cuisine en guise de spectacle... Une fois assommées, elles sont dépecées et vidées de leur sang pour en confectionner un breuvage à 5 dollars le verre...

L'infirmière dispose l'aiguille de l'anesthésie dans mon avant-bras et m'encourage à entamer un décompte. 5...4...3...1?

...

13 avril 1976, avant-première de *The Omen*, New York

J'ai quitté la salle au milieu du film pour aller engloutir une pleine bouteille d'eau dans le hall. Seule, j'ai un sentiment de 'déjà vu' avec cette moquette épaisse, ce stand de confiserie et ces cris s'échappant de la salle par vagues régulières.

Je m'assois sur une des banquettes de velours et ma main se porte instinctivement sur la cicatrice qui s'étend sur mon abdomen, telle un reliquat de césarienne. L'hôpital m'a proposé de conserver la bestiole dans un bocal de formol à titre de souvenir. Je leur ai proposé de se la carrer là où je pensais.

Le tournage s'est poursuivi pendant ma convalescence. Sam est venu me voir souvent, puis, moins souvent. J'ai appris qu'il sortait avec une nouvelle stagiaire. C'est donc Arthur, le responsable des effets spéciaux, qui est venu me chercher à l'hôpital et surtout qui a réglé la note. Je crois qu'ils se sont cotisés parmi ceux qui se souvenaient de moi.

Il venait de terminer sa scène la plus compliquée, où un prêtre se voit décapité par les immenses vitres transportées par un camion.

Un putain de boulot pour régler ce camion sans chauffeur... m'a-t-il confié en me tendant la main.

Mais le résultat frappera l'écran ! m'assura-t-il de son rire chaleureux.

Je me suis levée péniblement et il a saisi mon sac en toile à l'intérieur duquel s'agglomérait mon linge sale. Alors que nous poussions la porte de ma chambre, un objet s'est échappé de

mon sac et a rebondi contre le sol plastifié. Je n'ai jamais su comment le rouleau d'argent que m'avait légué le père Janus s'était retrouvé dans mes affaires.

Arthur l'a pris et l'a observé de son œil avisé de technicien. Moi, je ne voulais plus le toucher. Il me rappelait un passé trop récent que je souhaitais oublier définitivement.

C'est à toi ?

Oui... Non... Enfin c'était une sorte de cadeau... Un pilon sans doute ou un truc dans le genre... j'ai murmuré sans conviction.

Non... Je dirais plutôt un témoin... a-t-il précisé en le soupesant.

Certains coureurs s'en servent pour s'entraîner avec un poids supplémentaire. Une fois qu'ils courent vraiment, ils ont l'impression d'aller plus vite...

Il affichait le sourire de celui qui venait de trouver un mot compte triple au Scrabble mais je me sentais incapable de lui rendre la pareille. Il me tendit de nouveau le témoin.

Garde-le. C'est bien un truc de mec... je lui répondis sans toucher ce totem radioactif.

Il haussa les épaules tout en acquiesçant, sans doute heureux de n'être pas venu pour rien.

...

Le public surgit des trois sorties telle une marée humaine téléguidée par un bruissement de mots échangés entre des spectateurs encore sous le choc. Je sais déjà que le film sera un immense succès. Le prix à payer aura été foutrement élevé mais the show must go on !

Richard et David s'éclipsent vers les limousines sans me voir. Notre famille de tournage, déjà passablement désunie, s'est évaporée comme après chaque film. Chacun a pris le chemin d'un autre projet en se promettant inutilement de rester en contact. Je crois que je ne supporte plus nerveusement ces montagnes russes émotives.

Ma psychologue, Linda Thaler, fait du bon travail en me recevant tous les mercredis dans son cabinet sur la 233^{ème} rue. Des photos de Paul Newman ou de Dustin Hoffman trônent dans des cadres en argent sur l'étagère en chêne verni de son bureau. Linda pose aimablement avec ses amis d'Hollywood et s'enorgueillit de confidences qu'elle se promet de mettre sur papier un jour.

Mais pas avant la retraite ! m'a-t-elle expliqué avec un clin d'œil qu'elle a voulu complice.

Je crois qu'elle s'imagine faire une bonne action dont elle pourra faire la promotion dans ses soirées de gala. Son emploi du temps est plein 4 mois à l'avance et ses tarifs me sont apparus au détour d'un regard lancé subrepticement au-dessus de l'agenda de sa secrétaire. J'ai su alors qu'elle m'autorisait un rabais princier.

Les premiers rayons d'un printemps audacieux s'infiltrèrent entre les stores de sa baie vitrée. Je me suis assoupie une minute, allongée sur son divan de cuir patiné, bercée par la musique d'ambiance d'un 33 tours de musique expérimentale. Linda n'a pas bougé de sa position de lotus, ses jambes élégamment entremêlées et ses avant bras négligemment posés contre ces dernières.

Il n'y a pas eu de malédiction, Sarah... Juste une suite d'événements tragiques que votre inconscient a voulu relier à la teneur du film...

Je distingue ses lèvres remuer dans le reflet de la glace et ses yeux rester imperturbablement clos dans son ensemble moulant qui la ferait passer pour un rat de l'opéra recalé trop souvent au concours d'entrée.

Le film est sorti et s'est affranchi de ses créateurs... C'est un bon film d'ailleurs, Sarah. J'ai félicité Richard au téléphone la semaine dernière...

Je ne peux m'empêcher de sourire à sa énième mention de ses contacts avec la diaspora hollywoodienne. Linda doit sans doute penser qu'une carrière s'ouvre à moi et qu'elle pourrait en profiter. Si elle savait...

Le diable est en nous, Sarah, mais on préfère l'exorciser en l'incarnant dans une entité maléfique...

Je suppose qu'elle a raison. Plus le temps passe et plus tous ces événements s'évanouissent de ma mémoire à la manière d'un fleuve charriant des souvenirs toujours plus loin. Je ferme les yeux à nouveau et je me sens enfin bien.

Juin 1977

Ce jour que j'attendais tant est enfin advenu. Mon départ définitif de New York s'impose à moi sous la forme d'une douzaine de cartons empilés mollement et prêts à s'effondrer tout aussi paresseusement. Toute ma vie merdique est compilée dans cet amas de papier qui résume bien mes années d'activité professionnelle jusqu'à présent entre précarité et solitude.

Les déménageurs déboulent dans mon studio à trois et apparaissent visiblement pressés d'en finir. Si ma psychologue a cru voir en moi un potentiel pour enrichir son carnet d'adresse, ces tatoués me considèrent visiblement comme une cliente au potentiel financier proche du néant.

Je me glisse entre les deux premiers pour disparaître sur mon palier, poursuivie par leurs relents de sueur. Mon téléphone sonne. Je soupire et je remonte les trois marches pour rivaliser avec un déménageur caché derrière deux cartons qu'il porte à bout de bras. Nous faisons quelques pas de danse pour nous éviter et je me précipite sur mon téléphone râlant et tressautant sur mon plancher.

Sarah ?

Je reconnais immédiatement la voix de Sam. Je lui en veux d'avoir disparu et je m'apprête à lui signifier que je n'ai que très peu de temps à lui accorder quand il me coupe dans mon élan.

Arthur est mort...

Je serre mon combiné comme une canne de tire-fesses tout en affichant cette stupide expression de contentement face aux déménageurs. Mes dents s'entrechoquent dans un même élan pour claquemurer mon sourire éternellement.

Tu ne vas pas croire ce que je vais te dire... poursuit-il.

Oh si, Sam, je vais avaler tout ce que tu vas me balancer car je n'ai pas d'autre choix.

Il a eu un accident en Europe... décapité...

Ma vision se brouille et je me rattrape au sol dans la posture d'une victime de haut-le-cœur d'après cuite.

Ça va ? m'interroge l'un des déménageurs.

J'acquiesce, incapable de raccrocher.

Mais c'est pas tout... Le gars est mort de la même façon que le mannequin qu'il a décapité sur le tournage mais tu ne devineras jamais sur quelle route...

Le sol tourne sous mes pieds, s'enfonce et se distend comme un mauvais remake d'*Alice au pays des merveilles*.

666... Le putain de panneau sur lequel sa voiture s'est encastrée signalait une nationale 666...

Cette fois je lâche le combiné et je me redresse avec l'élégance d'un bébé hippopotame. La sensation cotonneuse qui m'envahit n'est pas si désagréable que ça. Un déménageur hésite sur l'attitude à adopter et me rattrape au vol.

Je rigole bêtement avant de m'engouffrer sur le palier et de croiser ma concierge laotienne dont je ne sais jamais si les murmures qu'elle professe à longueur de journée sont des prières ou une litanie de reproches à l'encontre de notre société capitaliste.

Elle me tend un paquet de la taille d'une boîte de chaussures mais je l'encourage à le confier à l'un des déménageurs. À cet instant, je n'ai qu'une envie, celle de fuir au plus vite.

...

Affalée sur mon siège de la rangée 8 du DC 8 à destination de Los Angeles, je m'accorde enfin quelques secondes de détente. Enfin, détente est un bien grand mot compte tenu de mon état général proche de l'évanouissement perpétuel. À la minute où j'ai passé le contrôle des portes magnétiques de l'aéroport, l'infamale intrusion de ma concierge m'est revenue en pleine figure.

Soudain, j'ai su ce que ce paquet contenait. Le témoin m'était revenu après avoir achevé son nouveau propriétaire. J'avais échappé à mon destin digne d'un film d'horreur mais visiblement le malin n'en avait pas fini avec moi.

Suis-je possédée ? Janus m'a-t-il transmis sa propre malédiction ?

Je m'interroge en me caressant le bas ventre et en tentant inconsciemment de m'assurer de son absence de relief.

Je suis là, seule, incapable de savoir ce que je suis devenue et j'attends le service en vol pour m'assommer de vodka. Ma voisine vient de s'allumer une cigarette aussi longue qu'une allumette de cheminée. Du coin de l'œil je repère une femme d'au moins soixante ans mais à l'élégance raffinée, presque surannée. Elle me tend soudain une main osseuse que vient parfaire un bracelet de perles blanches.

Geraldine Sweepers, lâche-t-elle entre deux nuages de fumée.

Je lui serre la main après un moment d'hésitation.

En voyage d'affaire ou de loisir ? poursuit-elle.

Je ne sais pas encore, je lui réponds.

Ah, la jeunesse ne conçoit pas l'un sans l'autre aujourd'hui. Dans quel domaine êtes-vous ?

Cinéma...

Ah, vous aurez sûrement des tas d'anecdotes à me raconter... s'essaie-t-elle avec un mouvement de la main.

Je ne peux réprimer un sourire devant son enthousiasme.

Et vous ?

J'ai une agence à Rome. Près de la basilique St Pierre...

Un silence s'installe alors que sa réponse me laisse perplexe.

Je suis dans les assurances, assène-t-elle en se tournant d'un quart de tour vers moi.